

**Zeitschrift:** Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art  
**Herausgeber:** Visarte Schweiz  
**Band:** - (2001)  
**Heft:** 2: Ende = Fin = Fine

**Artikel:** Le Cimetière des Sculpteurs  
**Autor:** Ribaupierre, Claire de / Koenig, Magali  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-626448>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 30.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# Le Cimetière des Sculptures

Texte: Claire de Ribaupierre, Photos: Magali Koenig

Dans le Val d'Anniviers, en dessous du village de Vissoie, le long de la rivière, se trouve le cimetière des sculptures. C'est un lieu de hasard, intime, dont l'existence reste discrète et ne se transmet que par ouï-dire. Interpellée par un tel espace, curieuse des enjeux non d'un art funéraire dont nous connaissons les formes et les fonctions, mais d'un art pris dans les rites et les rets de la mort, je rêve sur la route sinueuse qui mène à Grimentz. S'agit-il de sculptures installées dans un ancien cimetière?





J'aime les espaces funéraires, les tombeaux, les monuments de pierre et de marbre, les photographies en porcelaine, les noms gravés, les épitaphes, les fleurs et la végétation qui essaie de reprendre ses droits dès qu'un jardinier inattentif ou généreux lui en laisse la liberté.

Le lieu est difficile à trouver, un forestier m'indique le chemin. Sur le côté d'une petite route, une clôture sur laquelle une pancarte indique «Attention bétail, nous déclinons toute responsabilité» et, quelques mètres plus haut, un autre encart «Veuillez fermer la porte svp (bétail)» nous invitent à entrer. Nous sommes dans une propriété privée – mais nous ne savons chez qui – en compagnie de quelques vaches invisibles pour l'instant.

Une grande sculpture en deux parties de Denis Schneider, étrange machine en fer, La libellule, surmontée d'un insecte géant, se tient à l'entrée du domaine. Trop grande dans le pré, elle semble avoir été déposée à l'instant par un hélicoptère pressé. Face à ce monstre coloré, nous avons l'impression d'avoir mis le pied dans un vaste entrepôt en plein air, avec des signes de fête foraine proposant toujours quelques machines volantes.

On aperçoit au loin une maison abandonnée, entourée d'un grand parc aux arbres sauvages – bouleaux, pins, noisetiers, sureaux et églantiers. Des prunes sauvages, des mûres et des fraises des bois se suivent le long des sentiers à vache.

Pour atteindre la maison qui nous attire, il faut traverser une petite forêt qui abrite des pierres mousues et des chardons. Accrochées sur le flanc des arbres, les Greffes d'Olivier Cortésy, comme de gigantesques carapaces de bois, se fondent dans le feuillage et se confondent avec l'écorce.

Au rez inférieur de la maison, se trouvent plusieurs écuries et caves abandonnées où logent les vaches. Au premier étage, sous un toit refait, mais où les murs sont ouverts, sans aucune porte, on aperçoit une table, des bancs, des restes de fête. Derrière l'habitation, un feu éteint, une vieille cuisinière «Le rêve», inutilisée et hors d'usage. Sept grands blocs d'acier, Monolithes rouillés de Aloïs Dubach forment un sanctuaire et surmontent le domaine. L'eau d'une petite fontaine s'échappe d'un tuyau mal vissé et descend en ruisseau le long de la pente. Une minuscule chapelle, dont les voûtes sont peintes en bleu, est envahie par le lierre qui entre par une fenêtre sans vitrage et qui assaille l'ancien clocher où niche maintenant, à la place des cloches, un gigantesque haut-parleur: pour quelle fête? ou quelle messe?

Dans la pente, une sculpture en béton de Philippe Solmz. Pour rejoindre le bâtiment de l'artiste, on passe par un ancien portail en pierre, puis on se glisse sous la toute petite porte de la maison carrée qu'il a édifiée in situ. On découvre alors une vaste ouverture sur le paysage: la demeure n'a pas de toit, juste ses quatre murs, et la découpe d'une fenêtre rejoint le plafond à ciel ouvert. Les vaches s'en servent comme abri.

En contrebas, trois grands bateaux blancs d'Olivier Estoppey, aux coques usées, sont échoués. Deux navires sont brisés en leur centre. Epaves fatiguées, elles ont terminé leur long périple dans ce jardin. Aux pieds des bateaux, plusieurs pets de loup à la poudre brun-violet qui s'envole en fumée lorsqu'on les écrase. Autour des embarcations s'étend un vaste champ de jeunes orties. En face, de l'autre côté de la rivière, sur le versant de la montagne, se dresse une forêt de mélèzes, de sapins et de chênes.

Ici, dans ce jardin des sculptures, où que l'on regarde, on est sans repères, on a le sentiment d'être nulle part. Aucune autre construction aux alentours, seuls la montagne, la rivière, et le parc laissé à l'aban-





don. Pourtant nous devinons que nous sommes chez quelqu'un. Nous sommes dans la propriété de l'architecte Jean Kittel qui a reçu le domaine de son père. La maison, qui n'est pas un chalet, mais un bâtiment de pierre (la plus grande maison privée en pierre de la vallée), a été construite par un préfet valaisan de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il avait prévu des caves, des écuries, une grange à foin, un séchoir, un local pour la fabrication du fromage, et une partie habitation. Le frère du propriétaire, était évêque de Sion, ce qui explique la présence de la petite chapelle. Mais le préfet est mort deux ans après l'achèvement des travaux

et le domaine n'a jamais fonctionné. Plusieurs propriétaires se sont succédé, mais ils ont utilisé le tout uniquement comme pâturage.

Jean Kittel et Jacques Widmer, architecte lui aussi, ont décidé de faire de la propriété un cimetière



d'œuvres d'art. Il s'agissait de récupérer des sculptures après qu'elles aient été exposées, de leur offrir un lieu pour après, une sorte de deuxième vie ou plus simplement une mort tranquille. Mais l'idée de cimetière ne convient pas aux artistes qui peinent à faire le deuil de leurs travaux et refusent l'idée de la mort de l'œuvre. Toutefois, la première sculpture a été installée en 1993. Les œuvres sont récupérées, mais les sculpteurs en restent les propriétaires. Les architectes ne veulent pas que le lieu devienne une sorte de musée en plein air: l'espace doit être accessible, mais non signalé, conservant ainsi un caractère intime.

Un regret, une certaine déception me gagne dans ce jardin: l'impression très nette que les sculptures n'ont pas été pensées et conçues pour le lieu, qu'il s'agit dès lors davantage d'un dépôt que d'un cimetière. Aucun artiste ne joue ici vraiment le jeu de l'espace funéraire.

Un cimetière implique nécessairement le sentiment de perte et de remémoration. La tombe est un lieu de souvenirs, un espace de marquage (ici repose), de dénomination et de nomination (ci-gisent tel homme, telle femme, tel enfant). Le tombeau témoigne d'une existence passée (les dates de naissance et de mort sont inscrites sur la pierre), il est le signe d'un au-delà (le souvenir dure et prolonge le disparu). La tombe implique un rituel: recueillement, visites, soins.

En quoi ces sculptures proposent-elles un lien avec la mort? que commémorent-elles? Indiquent-elles une disparition? Deux œuvres nous invitent à une réflexion sur le sacré et la perte: les navires d'Estoppey, dont les coques se dégradent et semblent naufragés sur les pentes, rappellent une vie passée, un voyage funèbre et les monolithes de Dubach, qui, comme des stèles, proposent une réflexion sur la durée, le repos, l'enceinte sacrée.



Pour le reste, plus qu'un cimetière, il s'agirait ici d'un moratoire. Il faudrait alors accepter pleinement cette idée de la mort de l'œuvre après son exposition. Revendiquer l'oubli et la dégradation. Laisser les sculptures mourir de leur mort naturelle, à leur propre rythme. Les artistes, plutôt réfractaires au lieu funéraire, devraient au contraire jouer avec cette étrange dialectique d'une présence en proie à la disparition. L'œuvre, aujourd'hui peut-être plus que jamais, est dans le devenir, la transformation, non dans la conservation. Il serait alors plus juste que des artistes choisissent délibérément ce lieu pour ce qu'il est et proposent une réflexion sur la finitude, sur l'«après» de la sculpture, concevant des œuvres éphémères plutôt qu'éternelles.

Montrer des travaux artistiques dans un cadre différent de celui des musées, des galeries, des biennales, est une démarche intéressante et essentielle. Le jardin va changer, évoluer, accueillir de nouvelles œuvres, mais aujourd'hui, il est vrai qu'il ressemble davantage à un entrepôt qui cacherait sa véritable fonction. Jean Kittel et Jacques Widmer, au début de leur projet, pensaient investir une ancienne carrière. Celle-ci aurait proposé alors un rapport différent aux œuvres, et aurait souligné ouvertement le côté dépôt ainsi que le retour de la sculpture à une matière première, une origine, confrontant l'œuvre à sa naissance et à sa disparition.

Reste que dans le cimetière des sculptures, le jardin et sa maison abandonnée opèrent un charme secret, intime et étrange. L'atmosphère n'est pas triste: calme, légère, voire même festive. C'est un cimetière alpestre, sans fantôme et sans ombre où la vie prend racine dans chaque plante, fleur et fruit sauvage.







Jean-Daniel Berclaz – Musée du Point de Vue

Salins de Giraud

Iltopie et Ateliers de la Ville de Marseille (F)

12.6.2000





Jean-Daniel Berclaz – Musée du Point de Vue

Pointe de la Jonction

attitudes, Genève (CH)

3.9.2000





Jean-Daniel Berclaz – Musée du Point de Vue

Douane de Bardonnex

attitudes, Genève (CH)

6.9.2000





Jean-Daniel Berclaz – Musée du Point de Vue

Salins de Giraud

Iltopie et Ateliers de la Ville de Marseille (F)

12.6.2000





Jean-Daniel Berclaz – Musée du Point de Vue

Les treize vents

District de la Hague (F)

15.8.2001



# Jean-Daniel Berclaz – Le Musée du Point de Vue

Jean-Paul Fauriol



Jean-Daniel Berclaz – Musée du Point de Vue

Hafelekar Bergstation

Kunstraum Innsbruck, Institut Français, Innsbruck (A)

9.9.2001





Jean-Daniel Berclaz – Musée du Point de Vue

Innsteg

Kunstraum Innsbruck, Institut Français, Innsbruck (A), 13.9.2001